

## La Nuit

De sorte que, lisant ces jours-ci l'ouvrage de Jordi Vidal qui vient de paraître (*Servitude et simulacre*, Allia), je me disais entre autres, pour ce que j'en comprends, que le postmodernisme, ou réaction postmoderne (dont ce que je voyais dans les montagnes ne sont que les premiers résultats des frémissements initiaux parvenus là avec vingt ans de retard sur la vie urbaine, mais tout se rattrape) sourd en somme de l'état actuel du capital à la façon de ce qui reste de la pensée quand, par la dépossession dont témoigne un spectaculisme auquel deux générations se sont et ont été vouées, devient effective une guerre d'intérêts dont le langage, qui en est aussi bien les armes, s'est constitué en construisant des néo-concepts et une pseudo-logique à partir de l'expérience exclusive du monde spectaculaire. La multiplicité éparsée du postmodernisme, dont Vidal écrit que « ce qui [l']unifie passe très subtilement par la diversité de ses tendances et par les pseudo-conflits que celles-ci entretiennent entre elles » et dont Debord décrivait le creuset et l'amorce en 1988 dans ses *Commentaires sur la société du spectacle*, se trouve aujourd'hui, après vingt années de désolation continuée, c'est-à-dire après vingt années d'amalgames et de confusion pratiquée, en situation de justifier d'une part sa propre dépossession et d'autre part l'incapacité à raisonner qui en résulte. Que ce mouvement quasi brownien en soit venu à l'offensive, parce que les générations « élevées aux conditions générales du spectacle » occupent désormais le cœur artificiel de la société, ne suffirait évidemment pas à expliquer l'arrogance de ceux qui s'y sont intégrés, ni leur haine du passé et de l'individu, toutes deux justement relevées par Jordi Vidal. N'ayant d'autre expérience que celle qui les a refaits à son image, comment ces gens pourraient-ils vivre et penser autrement que par la machine dont ils sont solidaires au point de n'avoir plus même l'idée, et d'abord l'expérience, d'un temps historique et d'un langage non programmé – en vérité, ce temps et ce langage, ils ne veulent surtout pas les comprendre et ils les rejettent, non seulement parce qu'ils ne les connaissent que par les idéologies de la sous-culture dont ils se sont nourris, mais surtout, me semble-t-il, parce qu'ils ne peuvent vivre, matériellement, que là où ils ont réussi à la détruire. La place qu'ils occupent, pour le salaire ou les revenus, ils ont bien dû se la faire, à l'université par exemple, pour la métamorphoser en cette université nouvelle qui est aussi bien l'armée ou la police, l'industrie ou le commerce, les médias ou la religion, où l'éviction « par la gauche » de ceux de leurs prédécesseurs qui savaient encore parler, lire ou penser a donné lieu à des chasses aux sorcières, au nom de l'éradication de modes de pensée qui, par force, 1) ne pouvaient que leur démontrer qu'eux-mêmes ne savaient plus penser, et 2) démentaient l'ensemble de leurs prétentions, notamment sur le terrain social. Dès lors, la haine de la connaissance et du passé aura « mené sa guerre pour son propre compte », entonné sa ritournelle des différences, effacé les plus anciennes limites établies par les anciens modes de la connaissance, nivelé et reconstruit pour un nouvel usage la grammaire et les frontières de la

vérité et du mensonge, réécrit l'histoire à son image. Les complots en faveur de l'ordre existant, que décelait Debord, s'augmentent ou sont devenus des révoltes en faveur de la société que Vidal dit être « du chaos » : la perspective critique, l'histoire sociale ne peuvent manquer à ceux qui s'en sont débarrassés avec tant de hâte qu'ils se soucient en outre d'en effacer les traces. Et que le « culte de la tribu » grandisse sur les ruines de l'universalisme et du "genre humain", cette sorte de crime, inaperçu de ces gens qui croient être ce qu'ils se disent être ou ne plus être, ou ne plus vouloir être, ignorant tout de l'aspect tératologique des idéologies qu'ils véhiculent et qu'ils promeuvent (le livre de Vidal en donne nombre d'ahurissants exemples) paraît – me paraît en tout cas – servir une cause que désigne fort bien l'inversion des termes, suggérée hier par un ami, d'un vers de Hölderlin que j'avais relevé voici bien des années, et qui donne ceci : "Les yeux de l'ordre brillent derrière les voiles du chaos".

Publié par La Nuit / Irénée D. Lastelle mercredi 29 août 2007